

PIERRE
LÉAUTÉ



THE *S* LIST

HSN

HSN LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM

PIERRE
LÉAUTÉ



THE

LIST

Collection dirigée par
Dimitri Pawlowski

HSN LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM

122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil

contact@editions-hsn.com | www.editions-hsn.com

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2022.

© Illustration de couverture & maquette intérieure : François-Xavier Pavion

© Illustration portrait auteur : Emile Denis

ISBN : 978-2-918541-77-6

*À Olivier,
En souvenir des temps
héroïques, de Caramail,
des iMac G3 et des bons moments.*

*« Nous sommes les enfants intermédiaires de Dieu,
selon Tyler Durden, sans place particulière dans l'histoire
et sans attention particulière à nous consacrer. À moins d'attirer
l'attention de Dieu, nous n'avons pas le moindre espoir
de damnation ou de rédemption. Qu'est-ce qui est pire,
l'enfer ou rien du tout ? »*

Chuck Palahniuk, *Fight Club*

*« Je hais ces cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les
suites des choses, n'osent rien entreprendre. »*

Molière, *Les Fourberies de Scapin*

*« Faut du gasoil dans la bagnole,
La carte bleue dans la chatte,
Faut de la dinde pour Noël,
Faut bronzer pendant les vacances
Faut du forfait, faut du forfait »*

Saez, *J'accuse*

8Team et des **tiers** utilisent des **cookies et des technologies similaires** sur cette application afin de collecter certaines données sur vos activités en ligne que nous utilisons pour analyser votre utilisation de l'application dans le but de personnaliser nos services et nos publicités en ligne. Lorsque votre consentement est sollicité, vous avez le choix d'accepter, de refuser ou de personnaliser vos options. Mais sérieusement, vous allez juste appuyer sur « Accepter » pour vous débarrasser du truc. Vous pouvez malgré tout modifier vos préférences à tout moment en cliquant sur « Préférences de cookies ». 8Team vous souhaite une bonne expérience. **En savoir plus sur comment on vous pigeonne.**

ACCEPTER

REFUSER

PERSONNALISER MES CHOIX

VIII. KAREN

8.0

Quand vous étiez gamin, vous n'avez jamais écrit de liste de mort ? Une succession de noms dont vous souhaitiez le trépas imminent et si possible douloureux ? Allons, déterrez ce que votre mémoire a enfoui sous des tombereaux de morale. Finie la pudeur à deux balles ! Là, ça y est... Rappelez-vous ce bout de papier, à l'arrière d'un cahier de classe, où vous vous êtes vengé en silence du prof de math sadique, de cette jeune idiote à nattes qui avait rigolé de vos boutons d'acné, de ce voisin et de ses fichus bergers allemands qui faisaient mine de vous mordre chaque fois que vous longiez leur clôture. Il n'y avait pas grand mal, hein ? Et que croyiez-vous ? Parvenu à l'âge adulte, vous ne subiriez plus le monde et les indéliçats qui l'arparentent ?

J'ai eu une idée. Une sale idée. De celles qui vous rendent riche à milliards et jaloué par tous. De celles qui repoussent les codes de la morale et de l'éthique, sacrifiés sur l'autel de l'argent. Et Dieu sait que je ne manquerai pas de clients.

8.1

2008

— Salaud !

Le vin chutait de la nappe à gouttes régulières. Brillantes, captant le reflet des lustres et des collants à paillettes. Je m’essuyai les mains d’un geste négligent avec ma serviette. Autour de nous, les curieux avaient suspendu fourchettes et couteaux le temps de voir si le goujat répliquerait à l’insulte. Si je méritais l’affront public.

— Je ne t’ai rien promis, Karen. Et tu sais que, nous deux, c’est terminé depuis un bon moment, répondis-je à voix mesurée.

Je me fichais bien qu’elle tape un scandale. Je ne connaissais personne à dix blocs à la ronde, c’était la première – et sans doute la dernière – fois que je mettais les pieds dans cette gargote pour rupins. Qu’importe si les assiettes volent, je ne me départirais pas de mon calme.

Elle se mordilla les lèvres de rage, dans une expression teintée d’impuissance. Le maquillage délavé, les ongles soudain crochus, comme prêts à me lacérer le visage.

— Alors ?

— Que veux-tu que je te dise ? Une raison ? Quelque chose qui te console ? Que j’en baise une autre ?

— C’est le cas ?

Je risquai un sourire.

— Oui.

— menteur.

Mauvais bluff.

Dehors, la neige tombait à gros flocons. Seuls des sans-abri hantaient la vitrine du restaurant, pognes tendues au-dessus d’un brasero.

Je revins à contrecœur vers Karen. Une fille si belle que les autres types à leurs tables devaient me prendre pour un allumé à vouloir la larguer.

— C'est l'obsolescence programmée.

Elle leva les yeux vers le plafond.

— Pitié, épargne-moi ton jargon de geek.

Je penchai la tête, assez pour admirer à la dérobée ses jambes croisées.

— Quand as-tu acheté ces bas ? Hier, aujourd'hui ? Tu savais que je t'emmènerais dans un bel endroit, Karen. Oh, tu en avais d'autres dans ton dressing, mais plus vieux, démodés. Tu es allée dans l'une de ces boutiques à Soho, ou ailleurs, là où l'on trouve ceux dont les mailles sont plus fines. Plus fragiles. La vendeuse te les a facturés au prix fort, et maintenant qu'ils n'ont plus rien d'exceptionnel parce que tu les portes, parce qu'ici je suis en train de casser avec toi, tu regrettes. Un moment d'inattention dans le taxi, tu en fileras un. Demain, tes bas, tu les auras jetés à la poubelle. Avec toutes mes photos.

Karen avança sa chaise vers moi, folle d'une colère rentrée :

— Tu veux rompre parce que je suis... démodée ?

Quelques malheureux centilitres de champagne. Je les laissai s'écouler à leur tour sur la moquette du *White Stallion*.

— Non, chérie. Parce que tu le seras demain.

Et là, à nouveau, elle la tonna. Puissante, effrayante et risible tout à la fois. La menace.

— J'espère que tu crèveras, Tommy !

N'ayant plus rien à m'opposer, la jeune étudiante en droit partit avec fracas au grand soulagement des autres convives. Du coin de l'œil, je la vis disparaître dans la froideur de décembre.

Une dizaine de minutes s'écoula. Gêné aux entournares, un serveur entreprit de ramasser le bordel sans nom qui jonchait ma table. Le contenu de la salière, déversé dans le risotto, donnait l'impression qu'un magnat du cartel bolivien dînait là. Sauf que Tony Montana n'était pas aussi fauché que moi. Les filles du standing de Karen, on ne les attire pas avec un bouquet de roses à la con et des bijoux de pacotille.

— Désirez-vous la carte des desserts, monsieur ?

Dix blocs à la ronde. Personne ne me connaît ici. Je suis à quoi ? Dix mètres de la sortie ? Je crois que je vais me tenter un resto basket.

Je dodelinai du crâne, pesant le pour et le contre.

— Un café, s'il vous plaît.

Le cuistot abandonna au bout d'un demi-mile. Un mile, pour le serveur. Je repris mon souffle dans la pénombre d'un parc malfamé, avant de me mettre à rire bêtement. De tout. De l'avantage de l'anonymat, avant les puces RFID, avant les caméras à reconnaissance faciale, la certitude que mon forfait demeurerait impuni. De l'abîme ouvert sous mes pieds. Je venais de démissionner de FraTech. Marche ou crève.

Adossé à un grillage détrem pé par la neige encore fraîche, j'enlevai la capuche de mon *hoodie*. Je m'agenouillai jusqu'à tracer de l'index le nom de Karen dans le linceul blanc recouvrant les pelouses.

Une idée.

Ça n'aurait tenu qu'à moi, j'aurais vécu à Bankside, sur la rive sud de la Tamise, entre la Tate Modern et le London Eye. Trop cher pour mon colocataire né avec des oursins dans les poches. « C'est que les tiennes sont percées ! », se défendait Josh avec l'humour pince-sans-rire qui le caractérisait. J'empruntai la *Central line* qui desservait la périphérie de la civilisation, l'un de ces *boroughs* miteux du Nord-Est, entre Hackney et Bethnal Green. Un ancien coupe-gorge victorien devenu tendance hipster où le vol de bicyclette constituait le pire des crimes. Je longeai Regent's Canal jusqu'à regagner la solitude de notre appartement. Fourbu, je m'écroulai sur mon lit. En cela, Josh était un *roomate* parfait. Absent presque chaque nuit, à danser et à faire la fête, assez beau gosse pour trouver un endroit pour y dormir, de préférence en bonne compagnie.

L'écran allumé de l'ordinateur baignait ma chambre d'une lumière pâle. Un GIF d'un gâteau surplombé de bougies

tournait en boucle. *Merci Josh*. Dans la poubelle sommeillait encore la carte d'Estelle reçue ce matin. Je songeai aussi à ma mère, à Maria. À Tobias. Besoin de prendre une douche.

Josh rentra sur la pointe des pieds au petit matin, déployant en vain des trésors de discrétion. Il me trouva dans le salon, assis en tailleur devant la table basse d'ordinaire recouverte de parts de pizza froide, de manettes de jeux et d'un peu d'herbe. Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit.

— Ton rencard t'a posé un lapin ? s'amusa-t-il à mes dépens en jetant son manteau humide sur le rebord du canapé.

Mon silence lui mit la puce à l'oreille, car il s'approcha, le nez tendu au-dessus de mon épaule. Voilà des heures que je noircissais les feuilles entières d'un calepin, à dessiner des interfaces et des schémas.

— Tu sais que c'est le week-end, Tom ? FraTech t'a donné des devoirs à faire à la maison pour lundi ?

— J'ai vidé mon bureau ce matin. Et j'ai dit à Sam que tu parlais avec moi.

Josh hésita la seconde nécessaire pour encaisser la nouvelle. Puis, d'instinct, il chercha à tâtons le portable éteint depuis la veille.

— Dis-moi que t'as pas fait ça, putain !

L'écran *unlocké* de son smartphone annihila tout espoir de mauvaise plaisanterie. « Bande de tocards ! », pouvait-il lire en préambule de trois ou quatre SMS dans lesquels, Samuel Beckett, loin du style de son éminent homonyme, proférait contre lui et moi assez d'insultes pour qu'aucun doute ne subsiste.

Soudain hagard, Josh perdit d'un coup sa bonne humeur.

— Rappelle-le, Tommy. Je veux pas savoir pourquoi tu t'ingénies à tout foutre en l'air, rappelle-le maintenant.

— J'ai cassé avec Karen.

Josh m'incendia du regard.

— Génial. Le coup du restaurant chic, je suppose ? Donc, tu démissionnes d'un job en or, au passage tu fais virer ton meilleur ami de ce même job qui nous permet de payer un loyer si

cher qu'on se nourrit une fois sur deux, et tu romps le même jour avec ta copine qui, accessoirement, est la fille de ton patron. Je voudrais pas être toi, Tom, parce qu'un jour, le karma va te revenir en pleine face et qu'on te retrouvera quelque part pendu par les couilles.

Je lui tendis une feuille griffonnée à la hâte en guise de réponse.

— C'est quoi ? ronchonna-t-il.

— Notre nouveau projet à plein temps.

Le front de Josh se plissa.

— Je te hais.

— C'est l'idée.

8.2

La silhouette longiforme de Josh s'accoudait au bar du lobby, en grande discussion avec l'un de ces traders qui, une fois les marchés clos, décompressent à grand renfort de cocktails hors de prix et de poudre. Leurs mains se caressaient déjà. J'esquissai un sourire, Josh avait toujours été rapide en besogne. D'un geste leste, il subtilisa le badge élite du malheureux. Tour de passe-passe, merci l'artiste.

Le *Lyons*, en vénérable institution anglaise qui se respecte, n'accueillait que des nantis au-delà du salon lounge. Mon précieux sésame en poche, je feignis d'appartenir à l'un de ces jeunes loups de la finance tandis que je pénétrais plus avant dans les cercles cooptés d'une étrange société.

Allons chercher l'argent là où il se trouve : en train de barboter dans une piscine où les peignoirs se louent cinquante livres pièce.

Un homme ventripotent achevait une dernière longueur, quand une flaque d'eau vint mouiller mes chaussures de ville. Ma dernière chance, et Dieu sait qu'elle me coûtait.

Un garçon de bain s'empessa d'apporter une serviette au magnat qui, négligemment, glissa une cigarette entre ses lèvres.

— Tu as du toupet, gamin, lâcha Sam Beckett.

— Je ne viens pas mendier un job.

— Je sais.

Un premier signal d'alerte clignota dans mon cerveau.

— Vous ne semblez pas surpris que je débarque dans votre fief.

Beckett passa longuement le linge tiède sur son visage, non sans me perdre du regard. Qu'importe la fougue ou la hardiesse du jeune chasseur, on ne débusque pas un fauve impunément. A fortiori si on vient de larguer salement sa fille unique.

— Deux de mes anciens employés sont venus jusqu'ici me proposer un deal.

— Vous êtes bien informé.

— Passe dans mon bureau.

C'est dans le vestiaire du club que je demandai 40K à mon ancien boss. Je répétais le même speech servi depuis des semaines à tous les *business angels* de la ville. En vain, chaque fois, car aucun d'eux n'avait jusqu'ici dégainé son chéquier.

Tous avaient eu la réaction de Beckett :

— Non.

Mais le fondateur de FraTech ajouta un détail à sa réponse lapidaire, détail qui me fit brusquement comprendre ce que ça fait d'être riche et sans vergogne : « pas sans mes conditions. »

— J'ai fini de jouer au hacker.

— C'est dommage. Tu as ça dans le sang. À défaut d'autre chose. Tes 40K, tu les dilapideras en deux ou trois mois. Demande-moi 100K.

— Je pourrais vous prendre au mot.

— Et je te dirai encore non, Tom. Tu n'as rien à m'offrir sinon 49 % d'une société qui n'existe pas encore et dépourvue du moindre investisseur sérieux. Rien, pas même un sou de *love money* d'une vieille tante qui t'aurait légué son héritage.

Beckett tira de son casier une liasse de feuillets déjà paraphés et les brandit sous mon nez.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un contrat me garantissant la majorité des parts. Sitôt signé, tu recevras trois cent mille livres sur le compte bancaire de ton choix.

L'énormité de la somme me fit reculer. Interloqué, je compulsai un dossier épais de cinq centimètres mitonné par les avocats du service juridique de FraTech.

— Je ne comprends pas.

Ajustant les manches de sa chemise, Sam Beckett me dévisagea froidement :

— Mon père était comme toi, Thomas. Il n'était pas fait pour diriger, ou commander. De toute sa vie, je crois qu'il n'a

jamais réclamé d'augmentation, pas le moindre pound de plus alors qu'il suait sang et eau devant sa machine. Avec le recul, je ne lui en veux plus. À toi non plus. Tu as de l'ambition, mais tu ignores la marche du monde. Comment as-tu pu croire que tu dénicherai un mécène, comme ça, sur un claquement de doigts ? Après ta démission, j'ai fait passer le mot auprès de tous mes amis, Thomas. Personne ne te prêtera d'argent. Jamais.

— Karen s'est plainte à son papa chéri, grinçai-je.

À cet instant, un responsable du club, alerté de ma présence importune, allait m'expulser manu militari quand Beckett s'interposa.

— Laissez ce jeune homme, et trouvez-lui une cravate digne de ce nom.

FraTech était une société de développement de logiciels ultra-sécurisés à destination de clients capables de déboursier des fortunes à quiconque leur promettait une confidentialité et une protection totales. En ce bas monde connecté, la peur primale d'une firme était de voir divulgués sur le Net tous les secrets qui vous donnent une longueur d'avance sur les concurrents. C'était ça, mon travail. Protéger des centaines de formules Coca-Cola à travers le monde ! Samuel Beckett m'avait engagé voici cinq ans, parce qu'il avait l'habitude de débaucher les majors de promotion. Des « têtes d'ampoule », selon son expression favorite. Sauf que le geek se tapait sa fille chérie depuis six mois.

J'avais jeté l'éponge. Parce que je me gâchais entre les quatre planches de mon box. Parce que quelque chose de plus grand brûlait en moi.

Benoîtement, j'avais espéré pouvoir lever un emprunt, mais ma banque m'avait mis son veto. Pas assez de garanties. En comptant tous les postes budgétaires nécessaires au développement d'une application mobile complexe capable de supporter les dernières révisions majeures des systèmes d'exploitation, la facture totale s'élevait à plusieurs dizaines de milliers de livres. Facile. Et sans me verser le moindre salaire. Architecture

logicielle, design, ergonomie, frais de campagne... Impossible de financer en solo, malgré le bas de laine de Josh. Moi, je ne possédais rien. Alors que font la cigale et la fourmi quand elles se trouvent fort dépourvues ? Elles s'en vont quérir plus carnasier, plus loup qu'elles.

Samuel Beckett avait le sens du détail. Il posa mille questions auxquelles je ne m'attendais pas, le genre que la pudeur judéo-chrétienne rechigne à formuler. Je compris alors pourquoi les autres boîtes avaient vraiment décliné. Non pas sous l'effet d'une quelconque menace, mais bien par lâcheté.

Aux côtés de Beckett, son avocate prenait des notes, les sourcils froncés. Je croisai les jambes devant le bureau de mon ex-patron. Le vrai, hein, pas le *locker room* du Lyons.

— Le dénominateur commun de l'humanité, vous le connaissez ? Moi, oui. Certains jurent qu'il s'agit d'amour, d'autres d'amitié. On peut se ressembler, appartenir au même pays, lever les mêmes drapeaux, mais tout ceci est artificiel. Vous savez ce que des archéologues viennent de dépoussiérer au Kenya ? Des crânes défoncés datés de plus de dix mille ans. Les hommes s'entretuent depuis la préhistoire, et pour quoi ? Pour une source d'eau ? De l'or ? Un Dieu ? Non, ils se massacrent allègrement parce qu'ils aiment ça au fond d'eux. Notre espèce n'a rien de juste ou d'intrinsèquement bonne. Elle n'est que haine et détestation. Oh, aujourd'hui, nous sommes civilisés. Nous ne nous battons plus à coups de flèches ou d'obsidiennes, mais la colère demeure dans nos cœurs... Une rage ancestrale, nourrie par la jalousie et la vexation. Voilà ce que je vous vends, monsieur Beckett. La plus formidable source de revenus sur Terre. Inextinguible, inépuisable. La haine.

La conseillère de Beckett lui murmura quelques mots dans le creux de l'oreille, avant que ce dernier n'esquisse un sourire mesquin :

— Ce sera 51 % de vos parts.

Je me tournai vers Josh qui opina du chef.

— Où devons-nous signer ?

8.3

Assis en tailleur sur le tapis du salon, Josh posa la seule question qui vaille à ce moment :

— Qui ? Qui peut-on mettre sur la liste ?

— Tout le monde. J'en connais un paquet qui voudront se lâcher.

— Tu n'as pas peur que leur patron s'en aperçoive, Tommy ? Moi, je serais le CEO, l'un de mes employés me fait ce genre de coup, les merdes de son bureau sont déjà sur le trottoir avant qu'il ait pu se plaindre à son *line manager*.

Les guitares des Eagles accompagnaient de leurs stridences les rafales de mitraillettes du dernier *Call of Duty* laissé en pause. J'exhalai un souffle empreint de dédain.

— Et alors ? Si on se rate, ce seront tes fringues à toi qui seront balancées dehors.

— Pourquoi on s'arrête à huit noms ?

— Pour le jeu de mots. Et pour le caractère définitif de l'appli. Le truc, c'est que le client se connecte pour la première fois, mais il attend ensuite. Il réfléchit.

— Je vois, ce qui est rare est précieux.

— Dans *Aladdin*, le génie n'offre que trois vœux à exaucer. Chaque choix engage, il enclenche un compte à rebours.

— Donc, une fois la liste complétée... Impossible de revenir en arrière ?

— Non. Tu ne peux ni modifier ni effacer un nom. Juste intervertir des rangs.

Josh grimaça.

— Peut-être trop contraignant, non ? Avec un tel système, tu ne peux plus changer d'avis. Et on risque de se limiter des parts de marché.

— Exactement. C'est à la fois la faiblesse et l'atout principal de la liste. Mais tu pars du principe que chaque utilisateur grillera aussitôt ses huit cartouches.

— Et si l'une des personnes que tu as listées décède ? J'avais anticipé la réponse à cet épineux problème.

— Deux options. Imaginons que le rang numéro un disparaisse, il est aussitôt remplacé par le nom suivant qui prend sa place. Et le rang numéro huit se libère. C'est automatique.

— Une « promotion », renchérit Josh, amusé.

— Ou tu complètes le vide par une nouvelle victime.

— Et si c'est l'inverse ? Que se passe-t-il si le créateur de la liste a un accident de la route ?

— Je n'y avais pas songé. Mais les réseaux sociaux sont déjà encombrés de morts, tu sais. Un compte actif sur cent sur Facebook appartient à un fantôme.

— Flippant.

— Et en plus, il n'est pas interdit de détester seulement les vivants. Sauf qu'au lieu de cracher sur une tombe, dans un cimetière...

Je laissai ma phrase en suspens. Habitué à mon cynisme, Josh but une gorgée de vin tout en m'observant à la loupe.

— Tu comptes la revoir ?

— Qui ?

— Karen.

— Pas vraiment.

Et comme pour ajouter du crédit à ces mots, j'écrivis son nom tout en bas de ma liste. Comme pour lui prouver que rien ne se mettrait en travers du *trade* passé avec Beckett.

Des jours et des nuits durant, nous travaillâmes d'arrache-pied sur l'application. Nous ne levions guère le nez de nos ordinateurs si ce n'était pour nous étirer. Le reste du temps, nous parlions et codions en Objective C, rivés sur notre environnement de développement intégré. À vrai dire, n'importe quel amateur pouvait créer une application iOS. Il suffisait pour ce faire de quelques rudiments de codage, d'un bon SDK et d'une

solide dose de patience. Gestion des *layouts*, programmation événementielle, design graphique... Un traitement ciselé de la base de données, une syntaxe à arracher la tête du premier hacker venu. Déformation professionnelle oblige.

Le néophyte ne s'arrête pas sur les détails. Il ouvre son appli, l'utilise quelques minutes au mieux entre deux arrêts de métro, puis l'éteint sans jamais prendre conscience du code nécessaire. Ni des litres de cafés ingurgités ni du nombre de fois que le malheureux livreur grimpa les cinq étages de notre immeuble londonien avec le ravitaillement en soupes chinoises.

Que se passe-t-il lorsqu'un appel téléphonique survient quand le client utilise l'appli ? Quand l'écran de son smartphone entre en rotation ? Ou de sa tablette ? Des myriades de questions auxquelles nous devons répondre, Josh et moi, quitte à veiller tard. Au petit matin, les yeux rougis, nous reprenions sans relâche le travail avec l'insatisfaction chronique de nous heurter à de nouveaux obstacles, de minuscules erreurs qui, avec le recul, remettaient soudain en question des pans entiers de labeur.

Notre plate-forme devait pouvoir se connecter sans effort aux réseaux sociaux type LinkedIn. Les premières tentatives s'avérèrent désastreuses. Des messages d'erreur, nos écrans gelés, Josh laissait éclater sa mauvaise humeur – « fait chier ! » – et moi, je sortais fulminer dehors.

C'était le début de l'été. Les joueurs de cricket s'exerçaient à l'ombre des platanes du London Fields Park, à seulement quelques dizaines de mètres de l'appartement, de l'autre côté de la rue. Des vieux venaient chaque jour s'asseoir non loin, face à des échiquiers délavés par les intempéries. Je ne jouais jamais contre l'un d'entre eux, mais j'aimais les observer. En souvenir de Cécile.

Dans une partie entre Blancs et Noirs, l'ouverture est cruciale. Elle détermine les dynamiques futures, les déséquilibres de placements des pièces et les plans stratégiques mis en place par les duellistes. Pendant un temps qui confinait à l'éternité, les vieux barbus se grattaient le crâne, grommelaient, avant de

bouger un pion ou un cavalier. Car il est impérieux d'éviter un faux pas, la faiblesse de trop dans la structure de son jeu. Un pion arriéré, isolé ou doublé de manière idiote, et c'était assurément la défaite. Mon esprit divaguait alors invariablement vers mes bugs et, brusquement frappé par un éclair de génie, je partais en courant et remontais quatre à quatre les escaliers. Josh s'était entre-temps apaisé, tandis que mes doigts filaient dans un tempo fébrile sur le clavier de mon portable.

Il nous fallait un Picasso. Tasha dégaina ses pinceaux. Copine de longue date de Josh, Tasha accepta de bon gré la commande. Toujours en galère d'argent, jamais un sou vaillant en poche, elle incarnait pourtant la quintessence de la *gothic fashionista*. Une sorte de Lisbeth Salander à la peau parsemée de piercings et de tatouages, le noir de rigueur des paupières aux Rangers. C'était la meilleure graphiste de sa génération. Elle travaillait depuis quelques mois dans une société de développement de jeux vidéo comme *Game artist*, à texturer des petits bonhommes en forme de panda pour un stupide puzzle comme il en existe déjà des centaines sur l'Apple Store. Pour une fois qu'on ne la payait pas au lance-pierre à renfort de « visibilité » ou de compliments sexistes, Tasha ne se laissa pas prier et joua pour nous les UI/UX artists. Désolé pour les termes barbares, disons qu'elle gérait l'interface utilisateur et l'ergonomie.

Une fragrance de dark et de metal embauma bientôt notre antre.

— La première chose, c'est choisir une charte graphique. Avez-vous une couleur en tête ?

Depuis les lustres que nous nous échinions à programmer l'appli, à en corriger des lignes de code dignes de Matrix, cette question déclencha en moi un rire narquois. Tasha me jeta à la tête une manette de console.

— Crétin, il y aura bientôt des centaines de nouvelles applis par jour sur l'App Store. Tu veux te différencier d'elles ? Un nom, un logo, une couleur, tout ça va forger votre identité, ça va créer un *branding*.

— Et sans le jargon branchouille ?

Tasha soupira, puis son regard dériva sur les Louboutin oubliées par Karen. (Pour la gouverne des pragmatiques, le combo Cosmopolitan + chauffeur particulier + syndrome de la fille pourrie gâtée = je fous mon fric en l'air.)

La *Game artist* posa les quatorze centimètres d'escarpins sur notre table de travail.

— Ces talons de pétasse valent plusieurs centaines de dollars. Regarde, Tom, pourquoi crois-tu que la marque en vende autant ?

— La semelle de cuir rouge, dis-je, dans un souffle.

— Elle est intemporelle, chéri. Vous, les gars, vous aurez beau créer l'appli la plus performante du moment, si personne ne la remarque... Aucun *download*, rien.

Un silence pesant tomba comme une chape de plomb.

— Le rouge, reprit alors Josh le plus sérieusement du monde. Ce sera aussi notre couleur.

— Celle de l'audace.

— Ou du sang, ajoutai-je avec une pointe de sadisme.

Tasha nous expliqua que les émotions variaient selon la gamme chromatique ; si le gris inspirait calme et neutralité, le bleu, lui, symbolisait la force, la sécurité. Notre cœur de cible serait jeune, actif, dans la vingtaine, voire la trentaine. « On écarte d'emblée tout ce qui est vert ou violet. Notre cortex associe ces teintes à la sagesse, au médical, à l'imagination, rien de sexy... », compléta Tasha.

— Comme Ferrari.

— Ou Heinz, lâcha Josh avec un tel aplomb qu'un fou rire général emporta le peu de forces qu'il nous restait.

Le logo, au contraire, s'avéra d'une simplicité redoutable. Un peu maladroitement, je l'avais déjà dessiné sur une feuille de brouillon. Un pouce pointant vers le bas. « L'anti-like », commenta Tasha qui m'en fit une version originale, en vectoriel. Assez différente pour passer l'envie à Facebook d'intenter un procès. Le nom de l'appli apparaissait au-dessus, avec deux fourches diaboliques serpentant au travers des lettres.

— Enlève les fourches, tiquai-je.

S'ensuivit un débat sur le sens que l'on devait donner à notre logo. Haïr, est-ce seulement détester l'autre ? Ou peut-être fallait-il concevoir qu'il s'agissait d'un désir plus morbide encore, celui de voir disparaître l'être honni ? Détestation et accommodation font-elles bon ménage ? Josh et moi nous opposâmes longtemps jusqu'à ce que nous convenions d'une chose : définir la haine constituait une équation insoluble et vaine à entreprendre. Mais, qu'importent nos divergences, pourvu que l'employé, harassé de sa semaine de travail, fou de rage parce que l'imprimante était encore en panne/son chef de service le prenait pour son larbin personnel/son salaire ressemblait au PIB du Mali – supprimez les mentions inutiles –, pourvu qu'il clique sa rage contre qui bon lui semble !

8.4

Trigger warning : Le dirigeant de FraTech était un putain de requin. Du genre à nager au sommet de la chaîne alimentaire, capable de saillies à l'emporte-pièce contre le menu fretin puis de regretter l'instant d'après un texto fâcheux ; Samuel Beckett surveillait ses acquisitions comme le lait sur le feu. Qu'il s'agisse d'un Range Rover à la carrosserie rutilante ou d'une micro start-up nourrie à la soupe thaï. Il n'investissait jamais son argent à la légère, l'homme s'était forgé une nature précautionneuse que deux divorces avaient échaudé. La mère de Karen, sa précédente épouse, avait quitté le domicile conjugal avec le garçon de piscine, cliché s'il en est, et une toile Picasso de la période bleue. Une simple esquisse, mais un crayonné qui valait la bagatelle de deux millions de livres. La fuyarde avait cependant négligé d'emmener sa fille avec elle, là-bas, aux Baléares où elle se prélassait dans l'un de ces hôtels de luxe de Palma de Majorque. Excédent de bagages, probablement.

La démonstration de la version test eut lieu chez Sam trois ou quatre mois après ma démission. Une misérable mesure de cinq cents mètres carrés devant laquelle, laissée en désuétude, gisait la piscine dans une eau verte et adultérine. Hors de question de faire la démo au siège de la société, Beckett craignait à raison les fuites. Chez lui, le visiteur déposait smartphone, clés et tout ce qui contenait un peu d'électronique dans un coffre, tandis qu'un circuit de caméras surveillait l'ensemble de son domicile. Je songeai à nouveau à Tony Montana avant de réprimer un sourire.

Tasha nous accompagnait pour l'occasion. Trente ans d'écart découragent tout homme normalement constitué, notre *squale fit exception*.

— Tom, vous m'aviez caché la perle de votre équipe de développement, se fendit un Beckett misogyne au possible.

La *UI designer* dégaina.

— C'est l'effet Von Restorff, monsieur. C'est un biais cognitif qui fait que votre cerveau isole l'inhabituel. Un logo, par exemple. Ou un décolleté.

Pris sur le fait, le maître des lieux releva aussitôt les yeux. Josh réprimanda Tasha d'un regard entendu tandis que nous cheminions parmi les tableaux de maître à la suite de leur propriétaire. Le chic et le dispendieux, assez pour tourner la tête à quiconque, à une éventuelle troisième épouse ou à une team de geeks.

Le bureau de Beckett était doté d'un écran plasma d'une centaine de pouces ouvert sur la plate-forme de développement.

— Montrez-moi.

Le temps de récupérer la mouture finalisée du projet sur le MacBook, de trembler pendant le lancement, le visage bombé de Samuel Beckett se figea en une expression indescriptible. Bien malin qui pouvait se targuer de percer le mystère de ses pensées.

Josh, le beau parleur d'entre nous trois, se jeta à l'eau.

— Voici l'écran d'accueil, monsieur. Conçu pour être *responsive*.

— Comment cela fonctionne-t-il ?

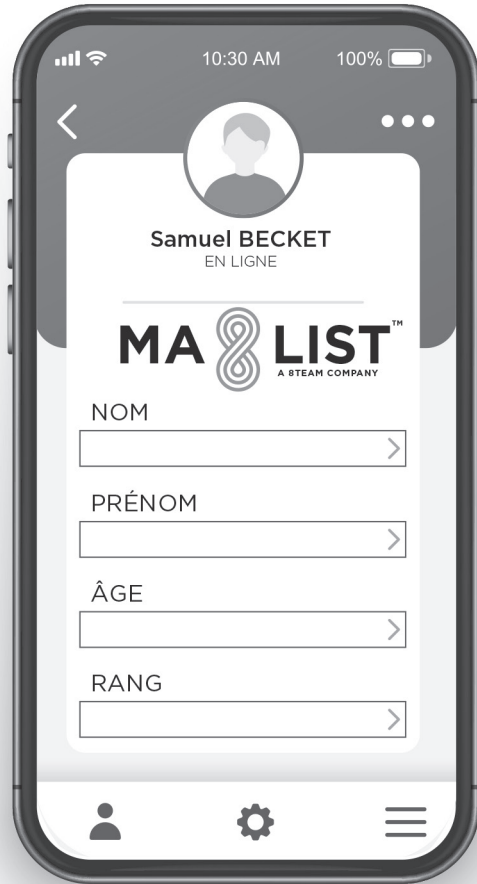
— Le client crée un compte directement ou se connecte via l'un de ses réseaux sociaux favoris. Tout est automatisé, pas besoin de mail de confirmation. Il suffit de renseigner son prénom et son nom.

Beckett leva un sourcil.

— L'appli accepte les pseudonymes ?

— Non, répondis-je d'une voix neutre. La valeur de l'appli réside dans la véracité de la data. Les profils doivent correspondre à 99 % à des comptes appartenant à des identités vérifiables. Il y aura bien quelques dizaines de bots pour le lancement marketing, mais nous tablons sur dix mille connexions par jour. Pour commencer.

Notre investisseur ne laissa aucune émotion transparaître, tout au plus un soupçon de curiosité devant l'écran suivant.



— L'âge ? J'avais oublié l'importance de ce détail dans le business model. Il faut également rentrer ce paramètre en plus du nom de la personne ? Et si je ne le connais pas ?

Je pris le relais.

— Cet item est facultatif, bien qu'il présente un réel intérêt si on liste des séniors. Si l'on ignore la date d'anniversaire de la cible, eh bien, l'appli rajoute un an au premier janvier pour chacun des huit rangs. Disons que le client devrait éprouver une certaine consolation à l'idée que son pire ennemi vieillisse et libère rapidement sa place.

— En se rapprochant de la tombe... compléta Beckett dont les cheveux blancs parsemaient chaque pan de son crâne avec une rigueur toute monacale. Indécent. J'adore ça, Tom. Et la confidentialité ?

— L'option « liste privée ». Le client peut créer un réseau interne partagé uniquement par un cercle restreint d'amis. Mettons, par exemple, qu'il reçoive des messages haineux ou des spams, l'expérience serait négative. Il est possible de limiter la visibilité des publications à un public spécifique. Ou à l'inverse d'inviter ses contacts à compulser une liste. Bien entendu, nous les inciterons à créer eux aussi la leur.

— Un système de parrainage ? s'enquit Beckett qui flairait soudain le filon.

Tasha douça ses espérances.

— Le modèle économique de l'appli a évolué. Il repose davantage sur du contenu gratuit.

— Gratuit ? manqua de s'étrangler notre mécène. Dans sa bouche, le mot prenait une tournure odieuse. Ce n'est pas ce qui était convenu ! Comment gagner de l'argent ?

Inévitable qu'un homme tel que lui pose la question.

— Plusieurs pistes pour la monétisation. On peut imaginer de l'achat in-app, c'est-à-dire encourager l'utilisateur à payer pour un service premium. Savoir combien de mes collègues haïssent le patron ? Avoir accès à des statistiques, à des quiz...

— Pourquoi ne pas opter pour de la publicité ?

Je coupai la parole à Tasha.

— Pas dans un premier temps. Tout ce qui est contenu parasite peut déprécier notre produit. Et puis... Que vendrions-nous ? Des sodas, des cônes glacés ? Soyons réalistes, quelle industrie hormis les pompes funèbres voudra miser sur une appli « feel bad » ? Créons plutôt un effet de manque en floutant le haut des listes...

— Je ne sais pas, hésita Beckett, refroidi.

— Le *freemium* sera l'avenir ! Le service de base n'est pas payant, mais si l'on veut accéder à l'ensemble des fonctionnalités... Oui, on pourrait vendre des abonnements à un dollar par

mois. Mais cette solution est la moins judicieuse à notre avis. Ce qui fonctionne pour des jeux vidéo très addictifs risque de lasser dans notre cas. On va ratisser large. N'importe qui, du moment qu'il goûte au fruit interdit. Mais pour croquer la pomme entière...

Juste une pièce pour se venger des brimades. Et après, le client rompt l'abonnement ? Pas de souci, sa liste demeure propriété de notre start-up, libre à nous de continuer de la publier. À la moindre contrariété, le fils prodigue reviendrait lâcher un billet. Beckett, lui, en doutait. Pas moi.

Quand on sortit de son bureau, Tasha me lança un regard complice. Je vis sa main se refermer sur un bibelot en or qui prenait la poussière sur une étagère. Beckett ne le remarqua pas, à mon grand soulagement, et je foudroyai en silence cette foutue cleptomane.

De la porte entrebâillée s'échappa alors une voix qui ne m'était que trop familière :

— Si j'étais elle, je piquerais le bronze de Rodin. Pas cette camelote.

Je fis un pas et découvris Karen. Mutine et détachée. À mille lieues de la fille rouge de colère que je craignais de subir.

— Bonjour, Tommy.

Josh eut beau m'en dissuader, je mordis à l'hameçon.

À mon corps presque défendant, elle m'entraîna à l'écart, dans une vieille cabane de chasse accolée au bâtiment principal. Il y faisait froid. Au-dessus d'un âtre éteint, des fusils accrochés à un râtelier s'empoussiéraient. Je songeai à la dernière phrase que Karen avait prononcée au *White Stallion* : « J'espère que tu crèveras ! » Je me surpris à penser qu'elle tenait là sa revanche, qu'il suffisait d'une cartouche et d'un peu de folie. Lorsqu'elle brandit un coupe-papier, je crus au pire. À tort. Elle se jucha sur le bord d'un flipper mécanique des années 50, jambes un peu écartées, puis approcha la lame d'acier de ses cuisses.

— Karen, tu...

Elle ne me laissa pas achever. Soudain, appuyant plus fort, la pointe perça le collant opaque qui doublait sa peau nue.

Lacéré sur toute sa longueur jusqu'à la naissance du sexe, le bas béait sur le côté gauche.

— Comment expliqueras-tu ça, *chéri* ?

Je m'approchai à pas lents. Mes yeux plongés dans les siens, je vins à elle si près que son souffle incendiait mon visage.

— Tu comptes appeler à l'aide ?

— Je ne sais pas, laissa-t-elle échapper dans un murmure tandis que sa main armée descendait le long de mon pantalon.

Bouton par bouton, couture après couture, non sans que ses yeux persistent à flamboyer, le tranchant du coupe-papier défit avec une vengeance consommée les dernières entraves. La ceinture céda bientôt à son tour, et le reste de ce qui protégeait ma vertu tomba sur mes chevilles.

Menaçante. Susurrante. La voix de Karen, déparée de tout malaise, accompagnait sa main qu'aucune pudeur ne retenait.

— Ton boxer, Tommy... Il est rêche. Oh ! Et troué...

Je sentis le froid de la lame contre mon entrejambe. Un geste trop appuyé, je pouvais me reconverter comme eunuque dans un harem. Je tentai de l'embrasser, mais Karen se déroba. Elle acheva sa besogne sans sourciller. À leur tour, des lambeaux de sous-vêtement se désagrégèrent en corolles satinées.

D'un geste sec, je fis sauter l'attache métallique de son soutien-gorge.

— Nous voici à égalité.

— Non, mon collant... Il est obsolète, il vaudrait mieux que tu me l'arraches aussi.

Mes doigts s'exécutèrent.

La minute d'après, nous faisons l'amour dans un duel sauvage.

Et enfin, elle m'administra une gifle magistrale.

Son père savait pour nous deux. Depuis le début. J'avais peut-être fait preuve de naïveté en prétendant le contraire. Peut-on seulement diriger une entreprise de cybersécurité si on néglige un renseignement si intime ? Le mariage de Sam

Beckett avait pris l'eau (littéralement), non pas par négligence, puisque les batifolages de madame n'avaient pas échappé à ses caméras de surveillance, mais par désintéret. Sa fille, par contre, il y tenait, selon l'expression consacrée, comme à la prunelle de ses yeux. La cabane où nous reprenions notre souffle, nus, constituait l'un des rares endroits du domaine qui n'était pas épié par le système vidéo.

Ses genoux ramassés contre sa poitrine, Karen m'observait avec un sourire en coin.

— Je savais que tu étais pauvre, Tommy.

Je me retournai, intrigué.

— Quoi ?

— Papa fait enquêter sur chaque employé qui rentre à FraTech. Il sait tout. Ton compte en banque, ton profil OkCupid, tout. D'habitude, quand un mec de la boîte me plaît, il le détruit. Mais toi... Tu es différent. Tu me plaques. Tu démissionnes avec fracas. Et pourtant... Vous êtes encore en cheville tous les deux, il te traite comme si tu étais son égal.

— Je suis venu pour du *consulting*, mentis-je.

— Tes amis aussi ? Ne me prends pas pour une idiote, Tom. Tu travailles encore pour lui, fit-elle en me caressant l'épaule.

Sa curiosité me refroidit.

— On fait fausse route tous les deux. On doit arrêter de se voir.

— Pourquoi ? On n'est pas obligés de s'aimer pour baiser. Ou pour parler un peu.

Triomphe du cynisme. Elle n'y allait pas par quatre chemins. Moi non plus.

— Ton père finance un projet d'application mobile.

— Il mise d'ordinaire sur des morts. Des peintres, des sculpteurs... Pas sur des vivants. Ton idée doit être révolutionnaire pour qu'il ait accepté de verser un seul billet.

— Elle l'est, et je ne serai bientôt plus pauvre.

Karen haussa un sourcil parfaitement dessiné.

— Tu en sembles bien certain.

— Donne-moi ton smartphone, répliquai-je.

Elle s'exécuta sans protester. Enchantée. En quelques gestes, j'installai la version bêta.

— Huit champs libres. Tu dois les compléter chacun avec un nom, celui de quelqu'un que tu détestes.

— N'importe qui ?

— N'importe qui.

Elle tapa mon propre nom dans la huitième case.

— Déçu ? se moqua-t-elle avant de déchanter.

En cliquant sur mon patronyme, Karen Beckett tomba des nues. Son nom à elle apparaissait également dans ma liste. En dernière place, certes, mais il y était.

— Comme tu l'as dit, nul besoin de nous aimer, murmurai-je.

Karen releva alors de grands yeux interrogateurs :

— Pour quelle raison, Tommy ? Pourquoi me hais-tu ?

— Ai-je besoin d'une raison ?

Subjuguée, elle comprit brusquement la fascination de son père pour le jeune freluquet que j'étais encore.

— Ton application... Comment s'appelle-t-elle ?

— The 8 list.

— Charmant. Je crains que tu ne remportes jamais le prix Nobel de la paix grâce à elle.

Je me figeai en retour.

— La paix ? On n'a jamais fait fortune avec la paix !

TELL ME WHO YOU **HATE**
I'LL TELL YOU WHO YOU ARE



#1 TOP APP

8 NAMES ONLY
RARETY MATTERS

ANONYMOUS

FOREVER FREE

FUN STATS
ANYONE ELSE DOES HATE YOUR NEIGHBOUR?

NO AGE LIMIT

AVOID REAL CONFLICTS
NO DIVORCE, NO MURDER, NO PRISON

IT'S GOOD TO BE BAD
SHRINKS ARE USELESS

DOWNLOAD NOW!

THE 8 LIST™
A STEAM COMPANY

BY SIGNING IN, YOU AGREE TO OUR TERMS AND CONDITIONS AND PRIVACY POLICY.

